

CHRONIQUES

Revue des Revues

Gide et Dostoïewsky. — Le Démon dans l'Art. — Le Levant et M. Barrès. — Dmitri Merejkowsky et le mystère de l'Égypte antique.

Dans une série de conférences sur Dostoïewski publiées récemment par la *Revue Hebdomadaire*, M. André Gide nous a donné, avec des gloses ferventes et perspicaces, de nouveaux aperçus sur sa propre pensée. Il voit dans le renoncement à l'esprit d'individualité et de lourdeur « le centre mystérieux de la pensée de Dostoïewski et aussi de la morale chrétienne, le secret divin du bonheur. Ici vraiment le temps s'arrête, s'écrie-t-il; ici respire l'éternité. Nous entrons dans le Royaume de Dieu... L'individu triomphe dans le renoncement à l'individualité; celui qui aime sa vie la perdra; mais celui-là qui en fera l'abandon la rendra vraiment vivante, lui assurera la vie éternelle — non point la vie futurement éternelle, mais la fera dès à présent vivre à même l'éternité... Oubli de tout bonheur particulier... ô réintégration parfaite! »

Le passage est beau et le commentaire intéressant qui insiste sur ce point « que la béatitude promise par le Christ peut être atteinte immédiatement, si l'âme se renie et se résigne elle-même. *Et nunc...* » Gide va jusqu'à dire: « La vie éternelle n'est pas seulement une chose future, et si nous n'y parvenons pas dès ici bas, il y a peu d'espoir que nous puissions jamais y atteindre ». Quoiqu'il en soit de ce dernier point, pourquoi avancer que cette conception évangélique en général n'est pas celle de l'Église? Toute la tradition mystique la plus orthodoxe confirme pourtant ce point de vue.

Le passage sur l'art est curieux. « Il n'y a point de véritable œuvre d'art, dit Gide, après William Blake, où n'entre la collaboration du démon ». Soit, s'il ne s'agit que d'une collaboration au sens le plus restreint, car dans le monde actuel, le bien et le mal s'enchevêtrent d'une façon si inextricable qu'il est peu de choses auxquelles on ne puisse dire que le diable n'ait peu ou prou « collaboré ». Ce qu'il faut examiner pour porter un jugement de valeur, c'est la tendance, la direction générale, essentielle. Or précisément, la concupiscence de la beauté et de la vie semblent à Gide l'essence de l'art, et par conséquent l'artiste est au fond « du parti du diable ».

Mais l'amour de la beauté et de la vie n'en est pas la « concupiscence », l'abus illégitime. Un certain art pour l'art est même souvent l'ennemi de l'art vrai. Même cruel et corrompu comme il l'est actuellement, le monde est encore « délicieux ». « Un jardin, aussi beau peut-être que l'Éden, est encore ouvert à ceux qu'anime et que réjouit l'esprit des enfants », dit M. H. Brémond dans sa belle apologie de *l'Humanisme dévot*. C'est peut-être son origine calviniste qui pousse Gide à condamner radicalement la nature, ou plutôt à la juger (car il hésite entre les deux) radicalement opposée à la grâce, et à placer l'art aux antipodes de la

sainteté. (Au fond, bien que cela semble un paradoxe, « l'orthodoxie » est plus tolérante et large que « l'hérésie » parce qu'elle est une synthèse et la plénitude d'une affirmation. Beaucoup de protestants contemporains ont d'ailleurs renoncé au pessimisme absolu de Calvin.)

Ne peut-on pas dire au contraire qu'un rapport unit le plus grand art et la plus haute sainteté? Le héros, le Simple, le Pur, est seul capable de conquérir, au-delà des basses virtuosités dépourvues du Scrupule purificateur, la beauté la plus parfaite. Le Sacrifice est une loi de l'art! Le Style est un sacrement, vie mystérieuse, vie véritable et vérité plus haute. Epurée dans le cœur de l'artiste de génie, prêtre et victime, où s'opère la transsubstantiation, la nature devient l'œuvre d'art. Celle-ci est une sanctification, a-t-on dit, de celle-là. Selon l'occulte doctrine paulinienne du Plérôme, « toutes les créatures gémissent » et la nature est anxieuse de se libérer de la lourdeur, d'arriver à la plénitude de son épanouissement. Le Saint n'est donc pas l'antithèse de l'Artiste, mais l'Artiste suprême. Il incarne la volonté qui est dans le cosmos de se surmonter en s'épurant. Comme le Saint, l'artiste doit passer par ce mystère de la Nouvelle Naissance qui, Gide précisément le note, fait entrer dans cet état de joie, au-delà des « larmes offertes » et des souffrances surmontées, que nous propose, après l'Évangile, le grand Dostoïewski.

C'est précisément parce que l'Art est, comme la Sainteté, un refuge, une discipline et un chemin vers la libération, qu'il est difficile — cela, il faut le concéder — à l'artiste d'être aussi un saint. (Mais de la même façon qu'il est difficile à un grand musicien d'être aussi un grand peintre ou un grand astronome.) M. Mauriac, parlant de feu Marcel Proust dans la même *Revue Hebdomadaire*, le définissait « un créateur que sa création a dévoré », l'empêchant même de voir plus loin que son œuvre. Tel est, en effet, l'écueil. De l'Angelico et de François d'Assise, c'est ce dernier qui est le saint, dit Gide. Mais cela tient aux limites de toute personnalité et n'empêche pas tout grand art d'être d'essence religieuse.

D'aucuns ont cru voir du « satanisme » dans la complexité nuancée de la pensée gidienne. Non; Gide n'est pas « démoniaque », même quand il semble flirter avec Satan. Son évolution est même, semble-t-il, de plus en plus mystique et chrétienne. Ses commentaires de Dostoïewski, fervents et compréhensifs, suffiraient à nous prouver que Gide n'est pas « démoniaque ». Car Satan, c'est celui qui ne peut ou qui ne veut ni aimer ni comprendre.